

UN RÉQUISITOIRE CONTRE LES GRANDS TRAVAUX

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS
04/02/1999

«La Culture est un temple où de vivants piliers/laissent parfois sortir de confuses paroles : / François passe à travers des forêts de symboles,/ qui l'observent avec des regards familiers. » Marie Delarue, baudelairienne sans le savoir, si j'en crois des citations approximatives mais heureuses, souligne l'ésotérisme des grands travaux de François Mitterrand : « Je crois aux forces de l'esprit », disait ce président voici quelques années ; et, en effet, quant au spiritualisme monumental, les Parisiens de la fin du XX^e siècle ont été servis par le grand homme plus souvent qu'à leur tour, sans qu'intervienne aucun souci présidentiel quant à la décentralisation provinciale, fût-elle culturelle ou architecturale. On a régalé Paris d'une forêt de volumes, de colonnes, d'aiguilles, de cubes, de sphères, de pyramides, d'obélisques, d'arches, de flammes, j'en passe et des plus flamboyants...

Dans ces conditions, les frais financiers de ces « gestes dans le ciel » que veulent être les grands travaux « mitterrandiques » dressés en béton plus qu'armé dans le firmament de la capitale, ces frais se comptent par dizaines de milliards de francs, et c'est là que le bât blesse ; ces milliards étant assaisonnés, incidemment, d'inénarrables citations soigneusement recensées par l'auteur du Pharaon républicain : « On se souvient de Toutankhamon. Que dira-t-on de moi dans quelques milliers d'années » (sic), déclarait par exemple François Mitterrand en avril 1995.

On doit reconnaître que dans cette affaire, le regretté président de la République ne fut pas seul en cause : il a toujours rencontré la connivence émue, fût-elle grognonne, de certains de nos hôtels de Ville, au gré de la majorité desquels il suffit d'empoigner un drapeau tricolore, de transformer ses trois bandes verticales en bandes horizontales, de peindre tout ça en caca d'oie du genre jaune frisotté, pour que les édiles unanimement crient au génie : Rubens enfoncé, Léonard de Vinci « knockouté ». La mairie de telle ou telle grande ville rejoint ainsi en toute solidarité les goûts « esthétiques » du défunt chef de l'Etat, paysan parvenu des Charentes, mué en Parisien d'avant-garde (Mme Delarue, pour sa part, dit non pas « paysan », mais « plouc » à propos du personnage central de son livre : je signale quand même à cette éminente intellectuelle que, pas davantage qu'on ne parle de Boches à propos des Allemands, ni de Ritals au sujet des Italiens, on ne doit déprécier les ruraux qui nous nourrissent en les traitant de « ploucs »...). Peu importe au fond. Car Marie Delarue est pleine de science, bourrée d'érudition, féroce dénonciatrice des ponctions monétaires abusives opérées à l'encontre du contribuable. Notre historienne a ses têtes de Turc : et d'abord l'Opéra-Bastille, dont on peut dire à peu de chose près ce que Pascal, volontiers cité par Jean-François Revel, affirmait à propos de la philosophie cartésienne : « La nouvelle Bastille, celle de l'Opéra, inutile et incertaine. » On n'insistera pas sur les plaques de revêtement qui se détachent des façades de cette grande Maison, au risque, dans le meilleur des cas, d'éborgner ou d'assommer les passants.

Faut-il croire sur parole Marie Delarue ? En ce cas, on saluera volontiers, toujours à propos d'Opéra, le départ hors d'Europe et vers d'autres cieux d'un chef d'orchestre coréen, certes talentueux, mais de caractère quelque peu difficile, lesté paraît-il, lors de son ultime congé, de confortables indemnités financières. Faut-il évoquer qui plus est, en compagnie de la susdite Marie, l'incroyable Arche de la Défense dont personne n'a pu dire jusqu'à présent quelle était son utilité, sinon de servir à la « communication ». Une Arche dans les contreforts de laquelle s'entassaient aujourd'hui (après d'innombrables injections in vitro d'investissements soigneusement énumérés par notre auteur) des légions d'employés, de salariés qui aimeraient bien trouver ailleurs des bureaux plus confortables.

En ce qui concerne le Louvre, Mitterrand a fort bien fait, et par exception, de confier les responsabilités essentielles de l'œuvre aux conservateurs locaux, éminents et professionnels, que dirige M. Rosenberg. Ainsi a-t-on évité le pire et même obtenu le meilleur. On s'abstiendra par ailleurs de longs commentaires à propos des illustres colonnes de Buren dont le principal ou presque unique avantage est de servir de perchoir aux enfants.

Quant à la Bibliothèque de Tolbiac, alias du site Mitterrand, comme il convient en effet de l'appeler, qu'on n'attende pas de moi la moindre méchanceté à l'égard de ce grand ensemble, incontestable héritier du site Richelieu, autrement dit de la vieille et merveilleuse BN, à laquelle j'ai consacré plus de six années de ma vie d'administrateur et un demi-siècle de mon existence d'historien fouinant dans les rayonnages et les fichiers. Mais il demeure vrai qu'Emile Biasini qui, avec seulement 140 millions de francs, gérés il est vrai par l'équipe très compétente de Miquel-Dagron-Glowinski, vient de nous donner un somptueux Collège de France, il demeure vrai que Biasini n'a pas toujours su tirer le meilleur usage des huit ou neuf milliards de francs qu'il avait à sa disposition pour Tolbiac.

Objection principale vis-à-vis de ce formidable groupe de buildings : l'architecture y est (tautologiquement) gigantesque et tout à fait antifonctionnelle, catastrophique. L'un des salariés de cette Maison, qui se trouve être aussi l'un des dirigeants de la Bibliothèque, a calculé, podomètre en poche, qu'il avait marché quinze kilomètres tout compris entre les quatre tours de la BNF du bord de Seine, dans la seule journée de l'inauguration. Qu'en pensent les lecteurs sexagénaires et les magasiniers quinquagénaires qui, les uns et les autres, n'ont pas toujours conservé leurs jambes de 20 ans ?

Cela dit, et quelles que soient les objections pertinentes formulées en son temps par l'éminent numismate qu'est Georges Le Rider (en compagnie de l'académicien Duby et du très harvardien Higonnet, le tout dans une pétition restée célèbre, et qui s'en prenait en termes vifs à l'architecture tolbiacienne), cela dit, nous sommes maintenant, c'est le cas de le dire, au pied du mur. Et les principaux dirigeants de la BNF, Angremy, Stasse, Sanson, Renoult, capitaines courageux, l'ont fort bien compris ; ils font tout leur possible pour résoudre des problèmes difficiles qu'ils n'ont nullement créés et qui leur furent légués par les constructeurs. Une certaine durée sera, sans doute, nécessaire pour roder l'établissement, mais j'espère de tout cœur qu'on y parviendra. Les attaques négationnistes et somme toute anti-bibliothécaires auxquelles se livre Mme Delarue, dans un ouvrage par ailleurs excellent, me paraissent pour le moins déplacées, à force de violence verbale inutile et nécessairement contre-productive.



Deux des grands travaux de François Mitterrand : la bibliothèque F. Mitterrand et le Grand Louvre.

(Photos Colacicco et Bouchon/Le Figaro.) UN PHARAON RÉPUBLICAIN LES GRANDS TRAVAUX DE MITTERRAND DE MARIE DELARUE Ed. Jacques Grancher (98, rue de Vaugirard, Paris-6e), 110 F.

